

Au pays des hommes intègres

En novembre 2003, j'ai été invité à participer à une réunion scientifique au Burkina Faso, « pays des hommes intègres », nom qu'a adopté la Haute Volta, au lendemain de l'indépendance. Cette réunion était organisée par le Réseau Africain de Géométrie et d'Algèbre pour l'Aide au Développement (RAGAAD) et regroupait une trentaine d'enseignants universitaires des pays d'Afrique francophone (Sénégal, Mali, Niger, Burkina, Côte d'Ivoire et Bénin). Je n'avais jamais été en Afrique Equatoriale et, bien sûr, j'ai accepté. J'ai pris l'avion, de Marseille à Paris, puis de Paris à Ouagadougou (dit Ouaga) où je suis arrivé un vendredi soir. Accueilli à l'aéroport, par un collègue de l'université locale, je me suis retrouvé dans un hôtel du centre ville à la nuit tombante.

Vendredi 7/11

Il fait plus de 35° et je mets des habits légers après les avoir passés à la bombe anti-moustique. Je ressorts quand la nuit tombe. Je me fais immédiatement aborder par un jeune, puis un autre et, bien encadré, je suis soumis à l'interrogatoire du premier contact : mon pays, ma ville, mon prénom, est-ce mon premier voyage, sa durée, son motif, mon hôtel. Je réponds plus ou moins spontanément aux questions et aux commentaires. L'un nous quitte assez vite après les premiers signes de mon impatience, mais je dois expliquer très clairement au second que je préfère marcher seul.

Il fait de plus en plus noir et les rues ne sont pour ainsi dire pas éclairées. Les boutiques étroites et peu lumineuses s'éteignent rapidement. Je m'attarde devant les larges vitrines d'un magasin de vêtements Novafric (sic) ; celle de gauche présente des chemises pour hommes de (grandes) marques – Cardin, St Laurent – alors que celle de droite n'a que des tenues pour dames dignes des années 50. Le boubou et la jupe en batik ont de beaux jours devant eux.

Séance de prière publique sur le trottoir d'une grande avenue. Bien alignés sur trois rangées, une, soixantaine d'hommes se prosternent en cadence sur de petits tapis. Je me demande pourquoi prier dans la rue, alors que la mosquée n'est qu'à quelques pas, si ce n'est par prosélytisme ou par provocation. Dans un pays où 50% des gens ne sont pas musulmans, ces manifestations ostentatoires sont dérangeantes.

A Ouaga il n'y a pas de café avec terrasse sur la rue, seulement des buvettes restaurants dans des jardins fermés, avec un gardien à l'entrée. Je traîne dans les rues sombres, pour ne pas dire sinistres, et trouve un portail ouvert sur un jardin avec un bar visible depuis l'entrée ; des volets dogons décorent le comptoir. Bien vite assis sous un ventilateur, je déguste une bière fraîche en compagnie du patron blanc qui m'annonce que ce soir c'est couscous, tout en donnant des ordres à son cuisinier noir.

Samedi 8/11

Un réveil sans réveil à 6 h ; normal, pour moi il est 7 h. Un jour pale se lève, très laiteux. Je traîne et descends prendre le petit déjeuner. Je me mets à couvert du poste de télé, que suivent attentivement le barman et la serveuse, mais mon oreille est attirée par l'annonce de la coupe du monde de rugby ; ce matin Nouvelle Zélande / Afrique du Sud. Je remonte dans ma chambre à l'heure du coup d'envoi. Départ en balade vers 10 h. Il fait déjà chaud et lourd sous un soleil voilé. Mon premier but est d'aller chercher un permis de photographe, délivré gratuitement dans une avenue au delà de la gare, selon mon guide.

Je suis abordé, en moins de cent mètres, par un premier puis un second jeune homme, qui ne m'accompagnent, soit disant, que pour le plaisir de la conversation. En tournant vers la gare, le premier nous abandonne, mais le second tient bon. Je commets l'erreur de lui demander s'il sait où sont délivrés les permis de photographe et là, il me prend en main. Ce n'est pas du tout de ce côté, il

faut rebrousser chemin, il va me conduire, jusqu'à l'Office du Tourisme, toujours dans le centre. Là, on délivre effectivement le papier, mais pas le samedi et encore moins le dimanche. Revenez lundi.

Nous repartons et maintenant, je voudrais bien me débarrasser de mon accompagnateur, mais je fais une seconde erreur, je refuse de retourner à « sa » boutique qui est du côté de la gare ! Alors je lui dois 1000 cfa (les mêmes que nos vieux francs) pour son travail ! Le mot a tendance à m'irriter, d'autant plus que je ne lui ai jamais demandé de me montrer le chemin, et qu'au pays des hommes intègres, ça fait un peu fort de farine. Il me sort les grands mots – que je l'esclavagise en abusant de son temps et en lui faisant l'aumône de 500 cfa – si bien que je finis par lui donner ce qu'il veut pour qu'il me lâche. Premier contact pénible qui fait qu'à l'avenir je me tiendrai sur mes gardes ; au fil de la matinée, j'ai refusé de visiter presque toutes les boutiques, j'ai été sans pays, sans prénom et sans mémoire, tout juste assez poli pour répondre aux « bonjour monsieur » ou, plus souvent, « capitaine » ou « patron ». Je me suis même fait apostropher sous l'étiquette « monsieur tranquille » !

Maintenant que j'ai une bonne raison de ne pas avoir de permis photo (parfaitement inutile), je peux en faire. Autour de la mosquée, avec ses stands de corans et de djellabas blanches, dans les marchés bigarrés, devant les boutiques les plus étranges : Africa pressing par le grâce de Dieu, Petite bibliothèque par terre, etc. Le grand marché, un immeuble de boutiques sur trois étages, ayant brûlé au mois de Mai – grâce à un vendeur de groupes électrogènes qui faisait le plein d'essence tout en laissant tourner ses appareils – tout le commerce est dans la rue. Il ne reste que des marchés de légumes, très colorés, et je suis tombé sur celui des noix de kola ; dans une cours fermée, sous des toits de tôle ondulée et de fibre de coco qui maintiennent la marchandise et les vendeurs dans une ombre profonde. Les ballots enrobés de feuilles vertes sont bien alignés et ceux qui sont ouverts permettent d'apprécier les noix dans leur belle gangue jaune et rouge orangé. Un homme m'aborde en me parlant d'un « dilemme que je devais résoudre ». Il me présente un vieillard allongé sur un banc et la question est de savoir si je suis plus jeune ou plus vieux que lui. Comme il a 70 ans, je pense qu'ils ont voulu se moquer de moi, mais est-ce sûr ?

Beaucoup de monde dans la cour de la mosquée, mais personne dans la cathédrale, sauf une femme qui pleure et un croyant debout, les bras en croix face à l'autel. En entrant je pensais trouver un peu de fraîcheur, mais je n'ai eu que de l'air tiède et humide, insupportable à l'abri du vent. Il est temps de se mettre à l'abri.

Un jeune homme m'aborde franchement. C'est pour visiter son magasin, tout près, où il vend du batik, des chemises etc. Je le suis au premier étage d'un immeuble dont l'escalier est déjà encombré de vendeurs et de piles de tissus. Dans la grande pièce où il m'entraîne, il n'occupe qu'un petit espace autour d'un pilier et tous les autres vendent exactement la même chose. Il commence par débiller des pantalons très légers car il a vu que le mien est trop épais. Il me promet un bon prix, et j'aurais pu céder, mais il me demande 10 000 cfa. Jouant l'insulté, je quitte les lieux rapidement, suivi par un comparse. Je lui explique qu'à Marseille, je peux trouver les mêmes pour trois fois moins cher, il me répond : « mais si tu donnes 3500 cfa, je te l'apporte tout de suite ». Non, maintenant je ne donne plus rien et je pars me réfugier dans le jardin où l'on boit de la bière sous un ventilateur.

A l'un des très nombreux marchands de mobylettes et de petites motos japonaises, je demande s'il en loue ; certes à 7000 cfa la journée. Ce serait pour demain, mais le dimanche il est fermé. Il faut donc prendre l'engin cette après midi et, en le rendant lundi matin il ne me comptera que deux jours de locations. Nous sommes presque d'accord et je ne marchand pas ; juste un problème : où laisser l'engin la nuit ? Je demanderai à l'hôtel. Renseignement pris, je peux laisser la moto devant la porte, le gardien s'en charge. Mais, si je veux une moto pour Dimanche, il se fait fort de m'en procurer une pour 4000 cfa. OK pour dimanche 9 h 30, car il y a un autre match de rugby, France – Irlande, et je ne vais pas rater ça.

Je ressorts vers 16 h ; j'ai vu une affiche pour une exposition organisée par le centre culturel français. Elle est agrafée sur un arbre devant un magasin de photos où je vais me renseigner. Ils ne savent rien, mais ce doit être du côté du palais présidentiel. Comme notre ambassade est juste à côté, c'est

plausible, et me voici parti, toujours à pied. Passé le gros rond point du centre ville, une large avenue de 2 km de long mène au Palais. Entièrement bordée de ministères, c'est un havre de paix ; personne ne m'aborde pour me vendre n'importe quoi. Arrivé au palais, j'ai à nouveau demandé et l'on m'a encore promis 3 km. Pour arriver après la fermeture, non merci, et je reviens sur mes pas.

Retour au centre. Deux femmes veulent « me solliciter ». Je ne leur en laisse pas le temps, mais je me fais agraffer par un vrai pot de colle qui veut me traîner dans sa boutique de fringues. Je n'arrive à m'en débarrasser qu'en entrant dans le seul magasin qui vende de vrais masques et autres objets ethnologiques. Le gardien chasse vertement mon poursuivant et je peux enfin tranquillement contempler des objets intéressants. Certains me sont familiers, d'autres moins ; ils ont le défaut d'être aussi chers qu'à Paris. Mais au moins il y a quelque chose à voir, alors que dans les échoppes devant les grands hôtels, il n'y a que de la camelote, pour rester poli.

Dimanche 9/11

A part la victoire de la France sur l'Irlande, rien ne s'est passé comme prévu. J'ai reçu un appel à 9 h, mais le match n'était pas fini et j'ai demandé au propriétaire de la moto d'attendre, ce qui ici n'est pas un problème. A 9 h 30, je suis descendu et j'ai d'abord fait la connaissance de Marie Françoise, à qui je dois ce voyage, et de plusieurs enseignants du groupe. J'ai décliné leur invitation à déjeuner en évoquant mon excursion à moto.

Dehors, assis à l'ombre, j'étais attendu par un groupe de palabres. La moto, une Suzuki 100 cm³ semblait rutilante. Le compteur affichait 2 km et elle était propre, sans plus. Je demande à l'essayer ; la poignée de frein avant est relâchée, le kick et l'embrayage fonctionnent, mais elle ne freine pas du tout ! Rien à l'avant, rien à l'arrière, même à dix à l'heure devant l'hôtel. « Ce n'est rien, on va resserrer les freins ». L'un des comparses sort une véritable caisse à outils. J'observe la chose de près et je m'aperçois qu'il n'y a pas de câble au compteur, d'où le faible kilométrage. En fait les garnitures sont usées à mort et régler les câbles n'y changera rien. D'ailleurs, en serrant la vis avant, la roue se bloque. Je renonce à cet engin dangereux et décide d'aller faire un tour à pied.

C'est dimanche ; il y a moins de gens dans les rues et quelques boutiques sont ouvertes. Je découvre « la fortune en fin de course », qui prend des paris PMU, « le style et le look », des nippes d'occasion accrochées à des cintres en plein air, et « tout pour le cellulaire » peint sur une cabane en tôle ondulée. Je suis repassé au marché des noix de kola où je me suis fait chamber par un autre vendeur qui m'en a fait goûter ; c'est comme des châtaignes crues, très amères. Je suis allé serrer la main du vieux de la veille en lui demandant s'il avait encore rajeuni de me voir. Encore une ou deux visites et j'aurais plein d'amis dans ce marché.

Visite du cimetière catholique à l'abandon, escorté par un jeune qui, malgré mon refus, tient à m'accompagner pour me protéger contre les agressions malgré mon refus « je n'ai besoin ni d'un guide ni d'un garde du corps ». Il n'y a que deux enfants qui jouent et un grand balaise qui découpe à la hache un arbre mort. Au retour, j'ai découvert le centre culturel français et l'exposition annoncée, à l'opposé de là où je les cherchais. Ce ne sont pas des photos, mais des statues monumentales faites de morceaux de charbons de bois assemblés avec du fil de fer. Bof !

Vers 13 h, j'ai retrouvé les matheux et nous sommes allés déjeuner à quatre, car les autres faisaient le ramadan – appelé ici le carême ! Un autre jardin à kiosques façon paillote, très populaire et tenu par des noirs. La bière fraîche coule à flot (600 cfa la bouteille de 66 cl) et où l'on choisit soi même ses morceaux de viande à griller. Il n'y a de choix qu'entre de la langue, du foie, des rognons et (ouf) du steak. Tout cela nous arrive bien épicé, en petits morceaux avec des tomates. La conversation porte sur l'absence de promotion des jeunes enseignants des universités et sur la diminution de l'aide éducative. Chirac vient de prendre un bain de foule en liesse du Niger au Mali, mais il a réduit les budgets et fait fermer le centre culturel français de la deuxième ville du Niger. Il n'y a plus de coopérants français dans les lycées et les universités, et on n'envoie même plus nos vieux livres

scolaires. Quelques spécimens sont vendus devant les établissements scolaires, car le pays n'a pas les moyens de fournir les manuels.

Petite sieste et lecture de *l'Afrique Fantôme*, avant de ressortir vers 16 h. Il ne me reste plus que le quartier nord, derrière la gare à visiter. Il faut passer par le rond point et je me fais sauter dessus par les vendeurs de cartes postales. Il y a ceux qui ont des cartes avec un tissu peint collé et qui se prétendent artistes – ils ont tous les mêmes cinq ou six dessins imprimés – et les cartes traditionnelles. J'ai le malheur d'en demander le prix et devant les 500 cfa demandés, je reprends ma marche. Suivi par deux vendeurs qui me somment de donner mon prix. Je n'ai pas envie de marchander. Viennent tous les reproches du noir offensé et l'affirmation qu'ici demander le prix, c'est s'engager à acheter et « que je les ai fait travailler pour rien » ! Je dois faire moult détours et finalement faire mine de retourner à l'hôtel pour m'en débarrasser.

En fait je contourne largement le rond point pour reprendre mon chemin. Je me dirige vers des quartiers de plus en plus pauvres. Rue du commerce, j'entre dans une boutique d'objets africains qui a quelques pièces authentiques sur le seuil. Le vendeur me laisse tranquillement observer sans parler. J'ose lui demander le prix d'un masque moustachu, prix qui a l'air honnête. En partant, il ne s'accroche pas à mes basques, comme quoi tous les commerçants ne sont pas agressifs.

Retour au centre via un chemin détourné et pause au jardin restaurant de midi, qui m'a de plus en plus l'air d'un lieu de rencontres galantes entre africains. Ce soir nous sommes tous invités, par le directeur de l'IRD à Ouaga, à dîner au Vert Galant, un restaurant chic en plein air. Il a longtemps séjourné au Niger et connaît bien l'islam africain. Nous parlons de la montée de l'intégrisme, surtout en ville. Parallèlement aux imams, les marabouts pullulent et un mari reçoit une prime (en provenance des émirats) s'il oblige sa femme à porter le voile. Enfin, nous évoquons la pratique, très courante chez les riches, des multiples épouses.

Lundi 10/11

Ce matin nous sommes invités à une soutenance de thèse à l'université de Ouaga, avant de partir à Bobo en début d'après midi. Il s'agit d'une thèse d'état en statistique par un assistant de la fac qui flirte avec la quarantaine. L'amphi est comble ; il y a une centaine de présents. Le rituel est très similaire au notre, hormis que le jury commence par revêtir une toge, rose et carmin, qui va assez bien sur les peaux noires, mais qui fait très tapette sur le dos du blanc venu de France. Autrement l'exposé est ennuyeux comme d'habitude ; le candidat a pratiquement écrit son laïus sur les transparents. Le ventilateur suffit à lui éviter la transpiration, jusqu'à l'heure des questions ; les auréoles de sueur s'élargissent alors sous les manches de sa djellaba neuve. Enfin tout finit bien ; le jury délibère et le candidat reçoit les félicitations. Troisième mi-temps à boire et à manger réservée aux notables, dont je suis.

Retour à l'hôtel à 13 h 30 ; il nous reste une heure pour faire les bagages. A 14 h 30 nous sommes une dizaine dans le hall ; à 17 h aussi. Nous attendons toujours le bus et nous voyagerons de nuit, s'il arrive. Vers 16 h on nous a averti que le car prévu avait eu des ennuis à l'aller (en fait hier), qu'on en avait commandé un autre, qu'on prendrait le premier disponible, patience. A 17 h 30, un vieux bus sans climatisation arrive, mais il faut repasser à l'université prendre d'autres participants, et retraverser la ville pour récupérer une dernière enseignante à un poste à essence. Nous nous enfonçons dans la nuit à 18 h pour Bobo à 350 km d'ici. Beaucoup de vélos et de mobylettes avec ou sans éclairages qui s'étendent dans les lointaines banlieues. Puis, une fois sortis de la ville, il faut s'arrêter pour « payer le goudron », c'est-à-dire verser une taxe modique pour emprunter les routes goudronnées.

Vers 20 h 30, arrêt à Boromo, un village de part et d'autre de la route, composé de guinguettes éclairées chichement. Des enfants vendent des galettes de sésame et des toutes petites bananes un peu farineuses. D'autres font du vélo dans l'obscurité, entre les cars et les camions qui ralentissent à peine. Les chauffeurs fatigués dorment à même le sol sous leur camion. Deux personnes sont parties manger

un poulet au « Coup de frein » et tout le monde attend au pied du bus, car il fait très chaud. La pause de dix minutes dure une grosse demi-heure.

La route est maintenant moins bonne, avec des zones bourrées de nids de poule. Quand le chauffeur les voit apparaître dans ses phares, il est souvent trop tard et le Mitsubishi tape et tressaute de toutes ses tôles. Le cache du tableau de bord me tombe alors sur les genoux et le chauffeur le remet en place d'une main maladroite. L'autre danger ce sont les camions stationnés sur la chaussée, car il n'y a pas de bas côté. Ils se signalent par des branchages peu visibles de loin. Sur la fin nous aurons droit à quelques ânes errant sur le goudron.

Arrivée à minuit à Bobo qui semble un gros village endormi. Encore un contre temps ; l'hôtel Relax où nous devons résider est plein et l'on nous mène dans son annexe, le Palace situé en bordure de la ville, à 5 km du centre. Julien, un collègue français qui nous a attendu, me rassure sur l'emploi du temps de demain ; c'est lui qui fait cours à 8 h 30. Rendez-vous demain à 7 h 30 pour le petit déjeuner. Reste à mettre le climatiseur en marche dans la chambre du bungalow surchauffé, à prendre une douche et dodo.

Jours de colloque du 11/11 au 14/11

Ces quatre journées se sont passées de façon presque identique.

Le bus doit nous prendre à 7 h 45, mais il arrive avec une demi-heure de retard que nous utilisons à bavarder dehors sur les conditions des enseignants dans les différents pays africains (j'apprendrais ainsi qu'un débutant, après sa thèse est payé environ 2 000 francs français par mois ! Je comprends mieux ceux qui veulent rester en France). Le temps de passer prendre les autres, dans une pension voisine et au Relax en plein centre, nous gagnons l'université qui est en brousse, à 15 km environ. Il paraît que c'est pour tenir à l'écart les potentielles révoltes étudiantes. La route suit une piste rouge dont la couleur rappelle celle de la montagne d'Ayer Rock au cœur de l'Australie. L'université, cachée au milieu des grands arbres, est à peine indiquée par une petite pancarte. Un poste de police garde l'entrée. Au bout de la piste, plusieurs petits bâtiments sont noyés dans les acacias et les eucalyptus. Une herbe sauvage, des feuilles mortes, des gravas et des papiers gras font tapis jusqu'à l'entrée du bâtiment des mathématiques. Autre inconvénient de cette mise à l'écart, il n'y a pas le téléphone à l'université et encore moins de connections à Internet !

En moyenne, nous arrivons à 9 h (alors que nous devrions commencer à 8 h 30). Les cours se font jusqu'à 10 h 30 où une pause café, appelée ici « pause santé », est prévue ; peu de différence, si ce n'est qu'elle tient lieu de petit déjeuner à pas mal de participants. Ils reprennent jusqu'à 12 h 30. Le déjeuner est servi sur place par un restaurant de Bobo qui dresse la table dans une autre salle. De 14 h à 16 h 30 se déroulent les exposés des africains ; je les ai trouvés d'un bon niveau, comme en France, même si la plupart ont peu respecté le thème du colloque. Vers 17 h le bus nous ramène en ville.

Là, chacun se promène et visite qui le marché, qui les magasins de masques et de souvenirs dont les vendeurs nous sollicitent sans cesse. Ils nous abordent en pleine rue et mieux vaud les suivre plutôt que de discuter. Et, quitte à en faire un, autant faire tous ceux qui sont cote à cote. Ils vendent les mêmes objets, à de très rares exceptions près, présentés dans le plus grand désordre et couverts de poussière. A la tombée de la nuit, nous nous retrouvons au café pour une grande bière fraîche, en attendant l'heure du repas que nous prenons tous les soirs au Mandé, le restaurant qui nous sert à midi. Pour remonter au Palace, nous prenons un taxi collectif qui, suivant l'heure, nous demande 200 à 300 cfa par personne.

La principale entorse à ce rituel fut le dernier jour qui finit à l'université par une « cérémonie de clôture ». Le vice doyen en costume trônait entre le coordinateur local de la réunion et Marie-Françoise, fondatrice du RAGAAD. La télévision filmait les remerciements, motions et compliments qui pleuvaient comme les huiles saintes un jour de bénédiction. Les ventilateurs en ont profité pour tomber en panne et les spots pour la télé ont fait monter la température. Nous étions tous assis face au

bureau à applaudir chaque intervention dûment rédigée et je m'efforçais de sourire quand la caméra se tournait vers la salle, sûr de passer à la télévision. Ambiance sous-préfecture années cinquantes garantie.

Ce soir là, j'ai accompagné Marie-Françoise qui négociait un grand masque d'antilope, très fin et peint en triangles bleu et blanc séparés par des rangées de petites perles rouge. Partie de 75 000 cfa, elle est arrivée à 60 000. Le tout bien emballé doit être livré à l'hôtel. Quand nous y retournons, un gigantesque paquet informe l'attend, mais aussi le jeune vendeur qui est bien embêté. Son patron a acheté ce masque 100 000 cfa et veut doubler le prix de vente. Rien de tout cela n'est clair, car le masque est livré et il n'a jamais proposé de rendre les arrhes. Il veut vendre et il a fixé le prix en évoquant piteusement les ennuis qu'il aurait si la transaction ne se faisait pas. Marie-Françoise tient à son masque et c'est vrai qu'il est très beau et pas cher, même à son nouveau prix, si bien qu'elle accepte ; mais elle fait refaire l'emballage.

Le dîner du colloque a toujours lieu au Mandé. Nous commencerons par un apéritif et boirons du vin servi avec parcimonie. Marie-Françoise avait peur que les africains ne s'enivrent et que le ton monte (crainte due à une expérience antérieure), mais il n'en est rien. Pour ce soir, j'ai réussi à me faire transférer en ville et je rentre tranquillement à pied après avoir remercié la dernière tablée des organisateurs.

Samedi 15/11

Premier jour seul. Je descends dire adieu à tous mes collègues qui partent à 8 h pour Ouaga. J'aide à charger la grosse caisse de Marie-Françoise qui prend trois places dans le bus. Comment va-t-elle se débrouiller à l'aéroport ? Elle n'en a aucune idée, mais ça ne l'a pas fait hésiter une seconde. Je reste une semaine de plus en Afrique, car j'ai prévu de faire un petit voyage au Mali et plus précisément chez les dogons.

En me renseignant sur les possibilités de car, j'ai compris que ce n'était pas simple. Il y en a seulement entre les grandes villes et après, il faut se débrouiller avec les taxis-brousse, sorte de camionnettes où s'empilent paquets, gens et poules. Encore faut-il qu'il y en ait, parce qu'au croisement de deux routes, on peut toujours attendre un de ces véhicules, avec une place disponible. Pour le tour que je veux entreprendre, le garçon de l'hôtel me propose d'en parler à un ami qui se loue avec sa voiture. Dix minutes après Pascal est là et nous entamons les tractations. Compte tenu que c'est pour plusieurs jours et que je suis seul, nous arrivons à 35 000 cfa par jour, ce qui pour un 4x4 avec chauffeur me paraît raisonnable. Je voudrais passer par Djéné et Mopti avant d'aller à Bandiagara et Sangha au cœur du pays dogon. En aller retour, il faut compter 1000 km donc prévoir 60 000 cfa de diesel. Comme les distributeurs n'acceptent pas ma carte de crédit, avec ce que j'ai emporté je ne peux m'offrir que cinq jours de voyage. Nous avons convenu de partir Dimanche.

Après la demi finale de la coupe du monde de Rugby, Nouvelle Zélande - Australie, je sors pour aller faire un tour vers la vieille mosquée. Un gamin me colle aussitôt le train ; il ne me lâchera pas deux heures durant et je finirai par lui donner un stylo. Si j'avais su que c'était suffisant pour m'en débarrasser, je le lui aurais donné tout de suite. La mosquée est belle, avec ses deux minarets de forme oblongue à pans coupés, et son mur d'enceinte parsemé de pieux qui ont servi d'échafaudage et qui sont restés en place. Une banquette accolée au mur en fait le tour. Coté ombre toutes les places sont occupées par des hommes qui bavardent. Devant a lieu une cérémonie avec un très large public. Sous un toit bâché se déroule un rituel religieux chanté et psalmodié. Ce sont les meilleurs élèves de l'école coranique qui sont récompensés et qui récitent en public leurs meilleurs passages, devant les familles pleines de fierté.

Un jeune homme me propose de visiter le vieux village ; le billet d'entrée est à 1000 cfa et le pourboire comme on veut. Je le suis dans des ruelles de banco (pisé local), toujours flanqué de mon gamin ventouse. Il y a quatre quartiers ; animistes, musulmans, forgerons et griots séparés par de larges voies en terre battue. Rien de bien remarquable, si ce n'est un grand monticule qui est en fait un

fétiche en forme de termitière ou de bonnet phrygien. Il est honoré une fois par an ; il en reste quelques plumes collées. Une rivière, infâme marigot dans lequel des femmes font la lessive, marque la frontière entre les Bobo et les Dioula ; le complément, So, qui fait le nom de la ville, veut dire maison. J'ai aussi vu un forgeron et un fabricant de tambour, visiblement là pour faire la photo.

Pause de 13 h à 16 h au moment des grosses chaleurs. Je ressorts ensuite pour aller au marché. Ce n'est pas que j'ai quelque chose à acheter, mais il y a tellement de couleurs et d'odeurs que c'est le meilleur spectacle de la ville. Et puis on y est tranquille ; personne ou presque ne me propose ses produits, bien persuadé qu'ils ne sont pas pour moi. Pour ce qui est des bribes de poissons séchés qui tombent en poussière, des bouts d'os qui tiennent des lambeaux de viandes brunâtres, des bananes complètement noires, c'est certain. Mais je pourrais me laisser tenter par des sachets de poudre bleue pour la teinture, ou des cotonnades indigo.

Je suis agréablement surpris de ne pas voir de gens affamés, ni de mendiants au coin des rues, excepté quelques infirmes sur des chariots vieillots. Les gens ont plutôt l'air bien portant ; pas de maladies de peau, ni d'infirmités de naissance comme on en voit tant en Orient. En remontant jusqu'à la gare, je suis passé devant la cathédrale la plus laide de la chrétienté et la gare est un édifice récent qui imite la mosquée. Au retour, plus je me rapproche du centre, plus je suis abordé par des vendeurs de cartes postales, de batiks, de bronzes ou de sculptures en bois. Je cours me réfugier sur le parvis de l'hôtel, d'où j'ai une vue parfaite sur la prière collective des musulmans ; ils sont tournés face à un mur couvert d'une grande publicité Coca Cola peinte en rouge, et adorent ainsi deux dieux à la fois !

Dimanche 16/11

Mon chauffeur est ponctuel et son 4x4 tient la route ; un Land Cruiser Toyota aux tôles cabossées mais qui n'affiche que 126 000 km au compteur et qui a des pneus très présentables. La climatisation ne marche pas, mais il m'avait prévenu. On y va.

Il y a 110 km jusqu'à la frontière et, de bon matin, un monde fou le long de la route. La plupart des gens marchent ; les femmes ont quelque chose sur la tête, un colis emballé dans un tissu, une bassine, un fagot ; beaucoup de plateformes à deux roues, tirées par des petits ânes, chargées de familles et de paquets ; des vélos maniés avec lenteur par des hommes qui pédalent les genoux à l'extérieur. Mon premier champ de coton, ma première termitière mon premier grenier avec un toit de chaume pointu et surtout mon premier baobab. Tellement imposant que j'ai demandé à Pascal de s'arrêter. Un arbre tout en tronc, avec des branches folles aux formes imprévisibles. Une verdure rare ou généreuse ; les uns sont taillés parce que les jeunes pousses font des fibres que l'on tresse en cordes ; les autres montent à l'assaut du ciel. Ils ont alors des fruits ridicules qui pendent au bout d'une longue tige, comme les fleurs de bananiers, d'autant plus visibles qu'ils perdent alors leurs feuilles.

Nous passons la frontière en ricochets, la douane, la police, la police, la douane, pour entrer au Mali. Pas de difficulté, puisque j'ai mon visa. Là il n'y a plus personne le long des routes, seulement des troupeaux de vaches et leurs gardiens peuls, reconnaissables à leur chapeaux pointus bordés de cuir, le plus souvent aux abords des villages.

A chaque carrefour, il y a des gendarmes. Callés dans des fauteuils ou allongés sur des lits de camp, bien à l'ombre au fond d'un abri, ils guettent leurs proies. Pour arrêter les véhicules, ils ont mis trois gros bidons en travers de la route et, suivant l'humeur, ils contrôlent les papiers. Quand ils demandent au chauffeur de les suivre, c'est qu'ils comptent lui extorquer une petite somme ; 1500 cfa, ça leur payera le repas. Après un premier racket, nous avons crû à un second. Mais le ton bourru du gendarme était pour nous demander d'emmener son collègue 30 km plus loin. On l'a bien sûr déposé, sans le moindre remerciement de sa part. Heureusement il y a peu de carrefours !

Nous tournons à l'embranchement de Djéné, avant de casser la croûte. Pascal a acheté une pastèque et moi un sac de noix de cajou. La pastèque est formidable, elle garde sa fraîcheur et permet de manger de l'eau à satiété. Assis à l'ombre d'un arbre, avec un petit vent, on n'aurait presque pas trop chaud. Il

nous reste 30 km, vite avalés avant le bac sur la Bani. La rivière est très large et il y a beaucoup d'eau. Quant au bac, je m'attendais à un infâme rafiote rafistolé, genre *African Queen*, crachotant les fumées les plus noires. Pas du tout, c'est une barge métallique avec des passerelles automatiques, un poste de pilotage surélevé et un moteur tout neuf. Le côté africain, c'est qu'il y a un petit comptoir d'articles pour touristes le long du bastingage et deux emmerdeurs qui se proposent déjà comme guides de Djéné. Comme le passage est gratuit pour les passagers, ça ne leur coûte rien de me gâcher le plaisir de contempler la rivière.

Dieu merci, ils n'insistent pas trop et nous débarquons à un point inhabituel, dans le sable, à cause du haut niveau des eaux. Encore quatre km pour arriver à Djéné. Passé le pont nous nous engouffrons dans des rues en terre battue défoncées et parcourues de ruisseaux douteux ; ici le tout à l'égout est à ciel ouvert et le ramassage des ordures ne se fait pas tous les jours. Par endroits je me demande si l'on ne va pas utiliser les quatre roues motrices. Nous suivons une autre voiture de location qui n'hésite pas et va droit au « Campement » signalé dans mon guide.

C'est un refuge pour touristes. Deux petites échoppes à l'entrée leur rappellent qu'ils sont là pour acheter, mais, passée la première cour, c'est un havre de paix. Des tables dispersées, avec des nappes, sous un toit de pailote muni de ventilateurs, des chambres façon troglodyte, et surtout un bar ! La chambre avec salle d'eau, moustiquaire et ventilateur est à 13 000 cfa. Allons y ; le calme et une relative fraîcheur n'ont pas de prix.

A l'ombre de la pailote, j'attends que la chaleur tombe. Je pars vers 16 h à la découverte de la fameuse mosquée et « de la plus belle ville du Mali » selon mon guide. Aussitôt pris en charge par un gamin, je déambule plus ou moins à sa suite, quand je ne change pas brutalement de direction dans son dos, histoire de le dérouter. Pas question de le décoller, jusqu'à ce que je lui donne un stylo. Il doit en faire commerce, car je l'ai revu plusieurs fois aux basques de mes semblables qui doivent payer de même.

A part ça la ville est un mélange de splendeur et d'immondices. Son heure de gloire date de dix siècles quand elle contrôlait les marchés de l'ivoire, de l'or et des esclaves et le commerce nord-sud entre les maures et l'Afrique noire. Une mosquée effectivement monumentale, seulement visible de l'extérieur pour les non musulmans, présente une majestueuse architecture de façade. Mais dans *l'Afrique Fantôme*, Michel Leiris, qui est passé là en 1931, révèle que « la mosquée est l'œuvre d'un européen, l'ancien administrateur. Pour réaliser ses plans, il a détruit l'ancienne mosquée. Les indigènes sont si dégoûtés du nouvel édifice qu'il faut les punir de prison pour qu'ils consentent à le balayer ». Il est devenu la fierté de la ville et l'un des emblèmes des musulmans d'Afrique ! Il y a aussi beaucoup de maisons nobles, avec des frontons en corniche dont les dents se découpent dans le ciel. Elles ont de minuscules fenêtres mauresques, fermées par des volets intérieurs peints de couleur vive. Tout est en briques de terre crue, lissées par un enduit de même matière qui doit être renouvelé chaque année. Les rues non goudronnées sont toutes divisées en leur milieu par un caniveau puant. Entraîné dans un quartier plus chic – par un jeune homme qui voulait à tout prix me faire visiter un atelier de tissus et bijoux – je lui fais remarquer qu'ici le caniveau est canalisé dans une rigole cimentée. « C'est parce qu'il y a un député qui habite la rue », me dit-il sans aucune naïveté. Dommage que son excellence n'ait pas été jusqu'à le faire couvrir, il eut inventé la canalisation !

Lundi 17/11

Aujourd'hui, c'est jour de marché ; c'est pour ça qu'il y a tant de monde au Campement. Je sorts à 6 h 30 pour assister au déballage sur la place devant la mosquée. Les emplacements appartiennent au premier installé qui commence par creuser quatre trous avec un long couteau pour y planter quatre bouts de bois. Puis il lie quelques traverses et y pose un toit de nattes tressées ; ensuite il peut déballer. Tout le monde se hâte avec lenteur et les premiers étals sont à peine en place. Beaucoup de sandales et de bassines en plastique.

Je ne reste pas très longtemps, car nous partons au pays dogon. Ce n'est pas très loin, mais je voudrais visiter un village de la plaine avant qu'il ne fasse trop chaud. Départ vers 8 h pour repasser le bac ; de l'autre côté, les charrettes et les camionnettes qui se rendent au marché font la queue. Il y a 150 km jusqu'à Sévaré, puis route pour Bandiagara. Le sol uniformément plat depuis Bobo prend peu à peu du relief. Dix kilomètres avant d'arriver, nous tournons pour Songho, un village coincé entre trois monticules rocheux. La piste serpente entre les cultures vivrières que l'on distingue mal des plantes sauvages ; ici les champs ne sont pas tirés au cordeau et l'on passe insensiblement du mil à la savane. Au village, nous nous arrêtons sous un fromager, grand arbre dont le tronc s'élargit à la base comme des pattes d'éléphant ; en plus il se ramifie en formant des ondulations qui s'enfoncent dans le sol.

Un guide local surgit. C'est 1000 cfa pour visiter le village et, en marchandant, autant pour lui. Le tout commence par un dédale de ruelles, délimitées par des murets de pierre d'un mètre cinquante qui permettent de voir l'agencement des cours avec les fameux greniers et des habitations. Les premiers sont souvent mieux tenus que les secondes. Les échelles fourchues, aux encoches taillées en guise de marches, sont bien là ; elles permettent d'accéder aux fameuses portes des greniers. Plus aucune n'est sculptée ; elles ont toutes été remplacées par de simples panneaux. Il y a les greniers des femmes, pour les piments, les oignons, les ignames et le grenier de l'homme pour le mil, seule plante qu'il cultive. Tous sont interdits au sexe opposé, et il paraît que l'homme cache, ou plutôt laisse croire à sa femme qu'il a du mil en réserve, sinon elle le quitterait pour un autre mâle mieux pourvu. Quant aux habitations, elles se distinguent plus par leur toit plat où sèche ce qui va passer dans les greniers, que par leur taille. Ce sont des maisons individuelles, composées d'une simple couche qui occupe l'essentiel de la place.

Un sentier monte à la grotte des circoncis. C'est là que sont regroupés, tous les trois ans, les enfants de 12-14 ans, à l'issue d'une course dans laquelle le premier gagne du mil, le second la fiancée de son choix et le troisième un taureau ; c'est l'ordre des valeurs dogons. La circoncision a lieu immédiatement, en série, sous l'œil d'un serpent dessiné sur la grotte qui se matérialise à cette occasion et hypnotise les gamins. Ensuite, ils vont rester là un mois, sans retourner dans leur famille. L'officiant tient lieu de guérisseur et leur prodigue des soins. Les « secrets » commencent à leur être révélés au travers de symboles peints et ils ont le droit de faire de la musique. Les instruments, composés d'une grosse calebasse traversée d'un manche sur lequel sont enfilés des rondelles de bois semblables à leurs prépuces perdus, sont gardés là. Ils sont si sonores qu'ils sont interdits à toute autre période, car ils seraient nuisibles aux femmes enceintes !

Aujourd'hui, les dogons sont tous musulmans, et il y a plusieurs mosquées dans le village, alors qu'en 1930 ils étaient tous animistes. Ils le sont sans doute encore, comme la plupart des africains, mais le choix de la religion musulmane leur a permis de justifier les pratiques ancestrales de la polygamie et de la circoncision. Je n'ai pas osé demander si l'excision se fait toujours. Autrefois, ces ablations étaient pratiquées pour éliminer le caractère bisexuel que possède chaque individu à sa naissance.

De la grotte, la vue est magnifique et nous redescendons lentement en traversant le village. Chaque fois que mon guide, en fait n'importe quel dogon, rencontre un autre dogon, ils échangent une impressionnante série de « ça va, ça va » qui porte sur les membres les plus reculés de la famille, ce qui prend un certain temps. Comme chez nous, la réponse est conventionnelle et ne révèle rien de leur santé. Nous repartons en emmenant le frère du guide jusqu'à Bandiagara qui est un gros bourg sans intérêt. La route goudronnée est finie ; il reste 45 km de piste jusqu'à Sangha.

C'est le nom collectif d'un groupe de villages dont le plus connu est Ogol le haut. Sa célébrité est due à Marcel Griaule, ethnologue français qui y a séjourné plusieurs années et qui dans son *Dieu d'Eau* a retranscrit la cosmogonie des dogons. Elle lui a été révélée par Ogotomeli, un vieux chasseur devenu aveugle qui lui a expliqué le sens caché de chaque chose, depuis l'origine de la vie, et les signes encore présents chez les dogons de cette histoire mythique. Cette révélation d'une culture profonde chez des « primitifs » est la raison essentielle de mon voyage.

La route monte sur un plateau caillouteux qui débouche sur la fameuse falaise de Bandiagara, que l'on ne voit toujours pas. Les maisons que je découvre en arrivant aux abords du village sont décevantes. Des parallélépipèdes en pierres taillées de couleurs variées, toutes neuves. Nous nous arrêtons sur un vaste replat couvert de grands arbres. Après l'esplanade publique, se trouve un grand puits entouré d'une margelle sur laquelle il est interdit de marcher avec des chaussures. Sur la gauche, le village dense d'Ogol et tout autour quelques constructions espacées, dont le seul hôtel qui offre un peu de confort ; 15 000 cfa pour une chambre avec salle d'eau et ventilateur quand il y a du courant, c'est-à-dire entre 18 h et minuit. Ça ira pour mon budget serré, mais il faut aussi compter avec les guides, plus ou moins indispensables.

A 16 h je sorts pour flâner, comprendre un peu mieux la topographie du plateau et trouver la falaise. Je suis attiré par un incroyable marché situé au bord du village. Une foule multicolore concentrée sur un terrain vague parsemé de ruines, avec une agitation incessante due aux enfants qui courent dans tous les sens. Des étals de toute sorte, des légumes, des beignets en train de sauter dans l'huile, des moutons qui cuisent sur des grillages tendus au dessus des braises, des petits poissons grillés, séchés, vieillis, des tissus, des vêtements, des chaussures en plastique, des objets, des gri-gri, des poteries, des calebasses, des bassines, de tout. Et moi, imperturbable, seul blanc dans ce monde de noirs, je me fais le plus discret possible pour prendre quelques photos. Peine perdue, bien sûr ; je suis le point de mire de tous les vendeurs, surtout ceux de tissus, et de tous les enfants qui me demandent si ça va avant le sempiternel « donne moi un cadeau », ou un stylo, un bonbon, de l'argent, n'importe quoi jusqu'à mes chaussures ! L'enfant dogon a l'âme d'un mendigot.

Quant à l'adulte, il considère le touriste comme une sorte de liasse ambulante dont il faut saisir le moindre billet. Tout est à vendre, à un prix majoré, sans la moindre culpabilité puisque tout se discute. Demander trois fois le prix, exiger le vôtre, même si vous dites ne pas vouloir acheter, surtaxer largement les services, finit par me placer systématiquement sur la défensive et à redouter les contacts avec les dogons.

En sortant du marché, escorté par une bande d'enfants, je me suis dirigé vers les points les plus hauts pour avoir une vue lointaine. J'ai fini par voir au loin le bord de la falaise et la direction qu'il faut prendre pour s'y rendre. Un jeune homme souriant m'a même confirmé que c'était bien le chemin de Banani, célèbre village au pied de la falaise. Mais la nuit commence à tomber et je rentre sans aller voir plus loin.

A l'hôtel, où je suis le seul client ce soir, j'ai rendez-vous avec un guide. D'emblée, il ne m'a pas l'air sympathique et il essaye de m'entraîner dans une randonnée de plusieurs jours. Je lui explique que je veux juste faire une balade de la journée et il finit par me réclamer le double du prix pour un tour de 3 heures dans lequel c'est ma voiture qui vient nous chercher. Je conclus en lui disant que son soit disant tarif officiel est trop cher et que je me passerai de ses services. Gueule du mec !

Mardi 18/11

Je décide donc de partir seul, malgré les mises en garde contre les endroits interdits dans les villages. Car si l'on est surpris en flagrant délit – de perturber les mânes des ancêtres – on est immédiatement condamné à une forte amende. Les adolescents m'ont proféré ces menaces, et le guide aussi, mais je l'ai assuré que je ne sortirai pas de la piste.

Je parts sur le sentier repéré la veille et arrivé au bord de la falaise, je découvre un village caché, vers lequel je me dirige. Là, je rencontre des gens qui soit m'ont vu au marché, soit travaillent à l'hôtel. Ils me renseignent gentiment, puis je tombe sur des gamins qui se rendent à l'école et j'arrive à un village qui occupe une terrasse dans la falaise. Il faut repérer le baobab et descendre à l'aplomb, sur des sentiers faciles. Je croise un jeune homme, Christophe, qui veut m'accompagner pour le plaisir. Je ne suis pas dupe et je lui dis tout de suite ce que je lui donnerai, c'est-à-dire ce qui est indiqué dans mon guide.

Nous descendons les fameux escaliers, qui sont une rampe de blocs au fond d'une faille, pour déboucher presque brutalement sur la place de Banani. C'est un choc de beauté. Le village s'étend verticalement et s'élargit quand la pente s'adoucit. Partout des greniers à chapeaux de chaume pointu montent la garde. Dans la falaise au dessus, il y a beaucoup de constructions anciennes incrustées dans les grottes. Ce sont les maisons des tellêms, qui paraissent inaccessibles, même avec des échelles et des cordes. Christophe me les décrit comme des nains avec des mains adhérentes, mais ce sont en fait des populations qui occupaient les lieux depuis le X-ième siècle et que les dogons ont chassées au XV-ième. Les cavités occupées et les formes des maisons rappellent très fortement les Anasazis du Nouveau Mexique qui eux aussi ont construit dans les grottes des falaises ; Mesa Verde, et Canyon de Chelly sont leurs sites les plus célèbres. Les dogons ont repris le style des tellêms, en y ajoutant les greniers, et comme ils n'avaient plus à se réfugier dans la falaise, ils se sont étalés au pied. Ils utilisent les grottes les plus accessibles comme cimetières, et c'est là sans doute qu'il ne faut pas fouiner.

Nous contournons la « maison de palabres » où se règlent, entre hommes, les querelles du village. Elle est faite de huit piliers supportant un toit de branchage à huit couches, volontairement très bas. Cette faible hauteur, un mètre environ, est justifiée par l'impossibilité de se relever pour en venir aux mains. Il faut faire un cadeau de cola aux vieux qui lézardent aux abords, et je laisse quelques francs. Nous nous dirigeons vers une autre partie du village distante de 500 m. Après être passés au pied d'une cascade, où les femmes font la lessive, nous faisons une pause à l'ombre d'un grand arbre, sous des constructions tellêmes. Dans les niches, on voit de nombreuses chauve souris. Un peu plus loin, nous verrons également des singes assez petits. Sur la place du village des gens passent en échangeant la litanie des « ça va » sans me prêter grande attention. ; c'est aussi à ça que sert un guide. Nous passons devant la maison d'un « grand chasseur » mort récemment. Sur sa façade est collé un grand nombre de têtes de ses victimes, dont plusieurs singes et beaucoup d'oiseaux.

Reste à remonter au sommet de la falaise en suivant une rampe ascendante sous une abondante végétation. Il fait très chaud mais j'ai amené ma bouteille d'eau et nous finissons par sortir face à trois tours rondes. Elles sont dans une grotte à 30 m du sol au dessus d'un groupe de karités, arbre dont les fruits donnent un beurre qui sert à graisser les peaux et les cheveux. Le chemin nous ramène sur la piste qui passe entre les cultures, principalement d'oignons, réalisées dans de petits carrés séparés par un muret de terre. Non loin, il y a un petit barrage qui retient l'eau pour l'irrigation. La piste mène au village de Borgo situé sur un rocher en bordure de la falaise. Il est percé d'un tunnel, passage naturel d'une cinquantaine de mètres, que la piste contourne. La sortie est occupée par des vendeurs de curios. Au cœur du pays dogon, c'est l'endroit idéal pour négocier une copie de porte de grenier que, sans insister, j'obtiens à 13 000 cfa. J'aurais pu l'avoir à 10 000 puisque le prix en Afrique est celui du dernier qui parle.

Avec Christophe, nous convenons d'un rendez-vous pour demain, ici même. En ne se montrant pas avec moi à Sangha, il n'est pas obligé de reverser une part au syndicat des guides. Je lui donne 4 000 cfa pour une randonnée de 3 h et lui promets la même chose demain. Mais pour aller au départ, il faut prendre le 4x4 et une piste tout juste carrossable. En une demi-heure, je rentre à l'hôtel.

Le temps de prendre une douche, j'entends parler d'une danse de masques commanditée par l'ambassadeur des USA au Mali. Après moult retard, la cérémonie a lieu à 15 h sur l'esplanade. Ce sont des danses sans rituel et sans sacré, avec des masques de cauris cousus posés sur le visage, plus deux grands masques dits « la maison à étages » ou « mère des masques » que Leiris et Griaule cherchaient dans toutes les grottes de la région, surtout celles dont on les tenait éloignés, et qu'ils ont parfois volés ! Ces masques de 4 m de haut sont portés sur la tête et le danseur doit leur faire toucher terre devant et derrière lui. Les autres bondissent au rythme des tambours. Il y a aussi un groupe sur échasses qui défile avec les fameux masques surmontés de planches blanches qui se croisent à angle droit. Mais tout ceci a l'air d'une mascarade. Comme elle est payée par l'ambassadeur, il n'y a pas de participation aux frais, mais on nous laisse entendre que, pour les photos, le maître de danse pourrait nous taxer, voire nous surtaxer, puisque nous photographions sans son autorisation ! Il n'en a rien été.

Nouveau départ vers 16 h pour visiter Ogol le haut. Les danseurs sont ressortis pour un groupe de touristes fraîchement arrivé, mais ils n'ont pas dû payer assez cher, car les autres blancs sont chassés de la place publique. Je suis dissuadé d'entrer dans le village sans guide, car je peux enfreindre les interdits et je me contente d'en faire le tour. Finalement je suis assailli par les enfants – j'ai donné un bic et j'ai été vu – et je finis par me réfugier à l'hôtel. Où je retrouve la phrase de Leiris en arrivant à Sangha: « Formidable religiosité. Le sacré nage dans tous les coins. Tout semble sage et grave. » Quels changements depuis 1931 ! L'appât du gain a remplacé le sacré.

Mercredi 19/11

La balade prévue, c'est Yogu, le sanctuaire dogon par excellence. C'est là que seraient arrivées les quatre familles initiales et, à cause de l'exiguïté du lieu, une seule serait restée. Les guides essaient de vous attirer là, malgré les trois jours de marche en aller retour. Heureusement, il y a une piste et nous partons à 6h 30, Pascal au volant, pour prendre Christophe à l'entrée de Borgo. La piste descend dans un large vallon qui s'enfonce dans une cassure de la falaise. Les passages les plus raides sont cimentés et, si ce n'est quelques zones de cailloux pointus affleurant, on pourrait passer avec une voiture normale. Nous sommes face aux zones traversées la veille, et j'en profite pour faire quelques photos impressionnantes des constructions tellêmes suspendues dans la falaise. Nous repassons au pied de Banani, dans la plaine qui paraît très sablonneuse avec une végétation de petits buissons épars. Nous longeons la falaise vers le nord-est, découvrant d'autres villages qui montent à l'assaut de la paroi, toujours surmontés de vestiges tellêmes. Celui d'Idi, situé au pied d'une arche en bas relief, est le plus beau.

Au bout d'une trentaine de km, après quelques passages délicats dans le sable, nous arrivons vers 7 h 30 au pied des villages de Yogu. Le premier village est au bord de la piste, le second à mi hauteur et le troisième est caché dans les rochers. Laisant le 4x4 à la garde de Pascal, je monte avec Christophe en suivant un sentier peu visible ; il y a moins de traces ici que du côté de Sangha ! En fait le village se réduit à peu de choses. Les maisons et leurs enclos sont dispersés entre de gros blocs tombés de la falaise et la place principale est grande comme un mouchoir de poche. Nous faisons une halte obligée sur l'aire de vente des souvenirs, puis montons presque au sommet à une terrasse qui fait buvette. Là nous sommes sous un toit naturel, au niveau de majestueuses tours tellêmes qui, étant restées accessibles, ont été récupérées par les dogons. Cette partie du village est très belle – on se croirait à Mesa Verde – mais l'ensemble est un peu décevant ; il n'y a plus le bel agencement des majestueux greniers qui montent la garde.

Il faut redescendre tout le village et une bonne partie de la pente d'accès avant d'effectuer une traversée qui mène au second village. Il est en terrain plat, entouré de ses champs où l'on voit les femmes s'activer. Pas mal d'hommes et d'enfants sur la place du village, sous un grand abri collectif, avec de gros poteaux en Y sculptés. En fait, bon nombre d'homme travaillent sans doute en dehors, dans les alentours, mais l'impression est toujours la même ; ce sont les femmes qui plantent les oignons, arrosent les cultures, pillent le mil, lavent le linge, tout en portant leur petit dernier sur les reins, emmaillotté dans un foulard noué à la taille.

Il ne reste plus qu'à descendre des pentes faciles jusqu'au premier village où il y a un lodge pour les randonneurs. Tout en marchant, Christophe me tient une espèce de discours dont le sens est « je ne suis pas assez payé pour cette randonnée qui habituellement prend trois jours ». La moutarde me monte au nez et je dois lui préciser que : (a) c'est une balade de deux heures ; (b) que nous avons pu faire grâce à ma voiture ; (c) qu'il a accepté les conditions hier et que je ne vois pas ce qui les changerait et (d) que la balade est plus courte que prévue et que j'aimerais bien voir un autre village. Tout ça l'a calmé, mais ce garçon que je trouvais sympathique a beaucoup baissé dans mon estime.

Le retour fut mitigé. Il voulait me faire visiter un village sans intérêt et le premier que je voulais voir ne se visitait pas. Est-ce vrai ou est-ce lui qui n'y est pas admis ou qui fait sa mauvaise tête ? Un village d'irascibles qui ne veulent voir aucun touriste, c'est curieux. Le second beau village, on ne pouvait que s'en approcher, mais pas monter jusqu'en haut, au pied de l'arche où étaient les plus

beaux greniers à chapeaux. Je me suis contenté de les regarder d'en bas, d'autant plus volontiers qu'il commençait à faire très chaud. J'avais sans doute vexé mon guide, mais ses jérémiades m'avaient irrité. Nous l'avons ramené à son point de départ, je lui ai donné la somme prévue mais j'ai refusé sa carte destinée à lui faire de la publicité ; le voilà servi !

Après un passage à l'hôtel – où l'on m'a rendu la monnaie avec un billet écorné que j'ai eu beaucoup de mal à écouler (je l'ai refilé aux gendarmes) – nous sommes partis vers Bandiagara, quittant le pays dogon. Il m'est resté l'impression que ceux qui vivent du tourisme sont détestables et qu'ils transmettent leur mercantilisme à leurs enfants dès le plus jeune âge.

Dernière escale avant le retour ; Mopti, ville fluviale au confluent de la Bani et du Niger, construite sur des îles reliées par des digues, selon le guide. D'après lui, c'est aussi la ville la plus mal fréquentée du Mali, où l'on se fait arnaquer aussi bien par la police que par les malandrins. Ça promet ! Pascal connaît les lieux et un petit hôtel tout près du Niger. Pour s'y rendre, on emprunte le quai le long du très large fleuve et déjà mon impression est favorable. Un peu moins en découvrant le bâtiment, à la fois inachevé et déjà vieillot. Le tenancier, qui se prend pour le majordome du Ritz, condescend à me louer une chambre non climatisée avec salle d'eau (sentant le moisi) à 10 000 cfa, alors que c'est le prix partout (sauf chez les dogons où c'est 15 000, parce qu'il n'y a pas de concurrence). Ceci réglé, je me fais déposer au port pour balader en ville et rentrer à pied.

Mopti à un Vieux Port, comme à Marseille, un bassin rectangulaire au cœur de la ville. Il est entièrement bordé de pirogues de transport d'hommes ou de marchandises.

- Son « quai du port » est réservé aux grosses unités qui atteignent les 40 m. Elles peuvent desservir Tombouctou à trois jours d'ici, en s'arrêtant à la tombée de la nuit ; les passagers campent sur les berges. D'autres vont plus loin, jusqu'à Gao ou Niamey au Niger, en contournant le Burkina. Elles sont pilotées de l'avant, avec un petit volant genre formule 1 et des renvois de câbles, tout du long vers l'arrière. D'autres sont des pirogues cargo, au ventre profond, qui attendent un chargement. Une grosse unité, à deux ponts, peut être en provenance de Djéné, vient déverser ses passagers. Dans l'angle du bassin, il y a un marché du bois approvisionné par le fleuve.
- Son « quai des belges » est une rangée de stands entre l'eau et la rue, très large à cet endroit, où il y a beaucoup de circulation. On y trouve de tout ; des sandales en plastique, des vêtements, des savonnettes, jusqu'à un curieux déballage de tout pour les grigris : des têtes de rongeurs, des peaux de serpents et de lapin, des fourrures inidentifiables, des dents et les mâchoires assorties, sans doute de la rate séchée pillée et de la bave de crapaud.
- Mais le plus fantastique, c'est le « quai rive neuve » qui est un gigantesque marché aux épices et aux poissons fumés et séchés. Une odeur envoûtante embaume tout le port ; des poissons triés et calibrés, tout noirâtre ou brunâtre dans des paniers tressés ; des femmes indifférentes derrière ces paniers, les unes jeunes avec leurs enfants à surveiller, les autres vieilles et impassibles, résignées. En arrière fond, sur une eau plus que douteuse, flottent des pirogues de taille moyenne de dix quinze mètres. Les unes servent de maisons aux vendeuses de poissons. Sur la partie arrière sont installés des arceaux couverts de nattes formant abri et tout l'avant est un capharnaüm de ballots, d'instrument de cuisine et de jeux d'enfants.

Le long du quai, il y a aussi des marchands de tissus et des ateliers de couture. Les hommes alignés manient les machines à coudre, au milieu des transactions. Dans une foule serrée se traitent des affaires importantes. Des paniers pleins de poissons sont déversés dans des cartons, modèle frigidaire, ficelés et emportés sur des diables ou des chariots qui ont du mal à se frayer un chemin. Les paniers sont aussitôt remplis ; le poisson coule à flot et va nourrir tous les marchés de l'intérieur, peut être jusqu'au Burkina.

Au bout de ce quai aux senteurs merveilleuses, se trouve le café Bozzo, du nom de l'ethnie des pêcheurs. C'est un endroit paisible en position stratégique idéale ; on y observe à la fois les mouvements du port et la navigation sur le fleuve. Des pirogues maniées à la pagaie transportent les gens d'un quai à l'autre ; des pirogues à moteurs desservent les îles où habitent les fameux

pêcheurs Bozzo ; les moyens cargos apportent des ballots de poissons depuis l'autre rive ; des pirogues pour touristes, parées comme des gondoles, flémardent en cette saison.

Sur le fleuve il y a surtout des pêcheurs au filet. Ce sont des pirogues très fines à la poupe et à la proue, maniées à la pagaie ou à la perche quand elles sont près du bord. Généralement deux hommes s'activent ; l'un assis à l'arrière s'occupe de la manœuvre et l'autre à l'avant pêche. Il y a ceux qui posent un long filet en zigzagant en travers du fleuve sans courant, et ceux qui lancent l'épervier, un filet circulaire qui s'étale sur l'eau et qu'ils relèvent aussitôt avant de le relancer. Tout cela est d'un calme et d'une lenteur merveilleuse, au fil d'une eau sans courant qui frissonne à peine.

Gorgé de ces images, je retourne à l'hôtel en suivant le quai sur deux bons kilomètres. Pour la première fois depuis que je suis en Afrique, je ne suis abordé par personne, même quand je fais un détour par la mosquée. Juste quelques propos échangés au bar pour me proposer un tour en pirogue, sans insister, parce qu'il est maintenant trop tard. Malgré ce qu'en dit mon guide, Mopti est la plus calme des villes visitées. Je m'attarde à observer les pêcheurs qui viennent jusqu'au quai accompagnés de leur famille ou de leur belle et qui réparent leurs filets en discutant entre eux. La nuit tombe quand j'arrive à l'hôtel. Plus tard, je mangerai sur la terrasse, toujours servi par l'odieux maître d'hôtel. Je l'observerai arnaquer un couple d'anglais qui n'a pas demandé le prix du plat avant de se faire servir !

Jeudi 20/11

C'est mon dernier jour au Mali, surtout prévu pour retourner à Bobo. Tôt le matin, je retourne flâner sur le port, mais les vendeurs ne sont pas encore installés. J'assiste au débarquement d'une grosse pirogue cargo. Des dockers pataugent dans l'eau noire jusqu'au genoux et chargent des ballots emballés dans des sacs de nattes tressées, maintenus dans un cadre en bambou. C'est un nouvel arrivage de poissons séchés qui sera bientôt en vente en plein air, dans un camion ou sur le toit d'un bus. Je suis toujours aussi peu sollicité, alors qu'en bout de quai, l'agitation est à son comble.

Il y aura un marché mais il ne commence qu'à midi. Trop tard, il faut partir. Nous quittons Mopti à 8 h, rejoignons la grand route à Sévaré. A la sortie, il faut « payer le goudron » à un poste de gendarmerie. Pascal se fait taxer de 2000 cfa, 1000 pour la ville et autant pour eux, ont-ils dit. Comme il fait la gueule, alors qu'il est déjà monté dans la voiture, ils le rappellent. C'est 1000 de plus parce que le rétroviseur de droite est cassé. Là je dois mettre la main à la poche et je me débarrasse du billet écorné. Heureusement qu'ils n'ont pas vu le pare-brise fendu ou les essuies glace inexistantes, mais c'est leur bon vouloir d'ouvrir la route et ils en profitent.

Nous avons acheté une pastèque et évité les ennuis ultérieurs. A l'un des postes de contrôle, nous avons dû charger un militaire en armes pour une vingtaine de kilomètres. La frontière s'est passée sans encombre et Pascal est tombé sur son frère – soit disant – que nous avons ramené jusqu'à Bobo où nous sommes arrivés vers 15 h. J'ai retrouvé une chambre climatisée avec salle d'eau et télévision – le luxe à 22 000 cfa – et nous nous sommes dit adieu. Je suis retourné au magasin où Marie Françoise avait acheté son masque, pour en négocier un petit que j'avais repéré. Ils l'avaient égaré, non pas vendu, mais « prêté » et n'arrivaient pas à le retrouver. Ils m'en ont apporté un autre du même style en prétendant que c'était le même ; nous avons tous ri quand je leur ai dit que c'était une très mauvaise imitation. Après une discussion amicale sur les curieuses pratiques du commerce africain, ils en ont convenu, je suis allé dans un autre magasin

Je n'ai plus qu'à attendre jusqu'à après demain où je prendrai un bus climatisé pour Ouaga (5000 cfa). J'y passerai la nuit et tuera la journée de dimanche en attendant l'avion de 23 h 40.

Alain G.